XVII' ANNÉE – N° 5533 – MARDI 26 DÉCEMBRE 1905

LA CROIX
DE ROUBAIX-TOURCOING

PARIS, VIII'
5, rue Bayard, 5,
Téléphone : 514,36 — 524,45

84, Grande-Rue, 84 — 85, Rue des Ursulines, 85

LILLE
15, rue d'Angleterre, 15,
Téléphone : 672

ADVENIAT REGNUM TUUM
Nous vous reconnaissons comme notre Souverain Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie française.

Un cas spécial d'aphonie

M. Varlet est un pape classique.

Il ne manque jamais chaque la nuit de Noël de déposer un petit cadeau dans le soulier de ses filles. Cette vieille coutume n'est pas sans lui avoir causé bien des soucis ; c'était si difficile à un homme absorbé par les affaires du savoir quelle babiole pourrait plaire à ces aimables jeunes personnes, d'autant plus qu'avec les années leurs goûts changeaient... J'entends certains de mes lecteurs d'esprit pratique se dire : « Que ne demandait-il conseil à sa femme !... »

Ah ! C'est qu'ils ne connaissent pas la roublardise des demoiselles Varlet !

Il y avait bien longtemps qu'elles tenaient leur père en garde contre les suggestions de la maman qui, économe et raisonnable, avait une propension aux cadeaux utiles. On lui avait dit un jour dans le tuyau de l'oreille.

« Tu sais, si maman te conseille de nous « donner des manchons, il ne faut pas l'écouter, petit père ; nous avons droit à un manchon, le nôtre montre le peau ; alors tu « comprends ? Si c'est nécessaire, ce n'est « plus un cadeau et ça ne fait pas plaisir ».

Or, M. Varlet désirait faire plaisir.

En bonne logique, il fallait donc écarter diplomatiquement les insinuations maternelles et préparer seul la surprise. Il s'y résigna pendant deux ans... Hélas ! la tentative fut déplorable et les cadeaux restèrent légendaires ! N'offrit-il pas, par exemple, à Jeanne un petit sac démodé, qu'on mit dans une cage en qualité de... rossignol et à Marguerite une armoire à glace pour sa poupée alors qu'elle venait de la donner aux orphelines, se trouvant trop grande pour ce jeu-là.

Il fallait aviser, et l'excellent homme eut une idée de génie. Pendant le mois de décembre suivant, il fit de grandes promenades avec ces filles, les arrêta devant les magasins, écouta sans en avoir l'air leur réflexion et en prit note. La nuit de Noël, il eut un succès fou !...

Enchanté de sa finesse, il recommença, l'an d'après, son manège ; bien entendu, il fut percé à jour dès la seconde expérience et on s'en paya des désirs ! La somme affectée aux surprises quadruple ; mais les petites étaient contentes, n'était-ce pas le principal ?...

La besogne était fort simplifiée cette année ; Thérèse était au couvent, Hélène mariée ; pour Jeanne il avait acheté un nécessaire à ouvrage admiré longuement ; restait à satisfaire Marguerite, la benjamine — Merg pour ses parents.

Un type très moderne, cette petite Marga... dans le bon sens du mot.

Sortie avec tous les succès d'une grande maison d'éducation religieuse, elle avait voulu passer les examens du l'Etat ; ses diplômes conquis, elle faisait depuis un an quatre heures de classe par jour dans une école libre, pour l'amour de Dieu et des pauvres. C'était l'amie de son père qui l'appelait en riant : « Mon petit docteur ». Que de bonnes causeries ils avaient fait ensemble !... Ce n'était pas qu'en fût toujours du même avis, mais on ne s'en amusait que davantage. Marge était trop radicale dans les conclusions, paraît-il, et père ne l'était pas assez, disait-on...

A mesure que décembre s'écoulait, M. Varlet devenait plus soucieux. Il avait beau arrêter sa fille devant les vitrines d'objets d'art ou de librairie, elle ne manifestait aucune velléité d'achat. Pourtant, il était sûr qu'elle avait une idée, car il connaissait le « petit docteur » et certain pli à son front indiquait quelque chose.

Mais quoi ? se demandait le brave homme.

Le 23 décembre seulement il eut le mot de l'énigme ; il venait de recevoir une lettre annonçant la visite d'un candidat au Sénat. « Que je voudrais être homme ! s'écria à brûle-pourpoint Marga. »

M. Varlet eut un geste découragé qui signifiait que pour cette fois la réalisation du désir dépassait sa compétence ; mais comme Marga le regardait fixement de son petit air volontaire il demanda : Tu trouves si heureux d'être homme ?

— Oh ! Il ne s'agit pas de bonheur... Veux-tu me faire un grand plaisir, papa chéri ?

Elle vint câlinement s'asseoir sur le bras du fauteuil où était assis « papa chéri », sérieusement inquiet de cet exorde par insinuation.

— Veux-tu bien, petit père, pour mon cadeau de Noël, m'offrir autre chose qu'une *surprise* ?... Dis oui !

— Je voudrais d'abord savoir de quoi il s'agit.

— Non, dis oui avant ; tu es bien confiance en ton petit docteur ?

— Hum !

— Si maman consent ?

Et ce fut le tour de maman d'être accaparée, conduite dans un coin où on lui parla tout bas.

Puis elle fut ramenée souriante d'un petit air finaud.

— Maman consent ; alors tu veux bien, papa ?

— Alors je veux bien, Marge.

— C'est promis ? Ta parole d'honneur la plus sacrée ?.. C'est ça, étends le bras... que je t'embrasse. Voilà mon histoire : je vais être homme à ta place le 7 janvier prochain.

— Le jour des élections sénatoriales ?

— Oui, Monsieur le délégué Hem ; c'est moi qui voterai pour vous.

— Mais ma petite fille !

— Mais mon petit père, c'est promis.

— C'est joli de faire ainsi l'hérodiade.

— Sans même avoir besoin de danser, ce qui n'est pas ma seule supériorité sur elle... Sans rire, depuis quinze jours il y a quelque chose qui m'inquiète, c'est ton bulletin de vote ; je vote que tu vas y faire un trou où tu logeras la biocard Forster. Et je veux sinon se tête au moins son siège.

— Forster est un de mes amis d'enfance... s'il me demande ma voix, je ne pourrai pas...

— C'est pourquoi je te l'ai enlevée ta voix ; tu es aphone, papa. Et il n'aura pas le mienne.

— Ingrate ! Forster t'apportait de si jolies poupées.

— Bien reconnaissante ; mais la France n'est pas une grande poupée qu'on offre en reconnaissance des petites. Il est franc-maçon, entiraligieux.

— Mais non, mais non ; il est très tolérant ; sa femme va à la messe.

— Oui, mais ce ne sera pas elle qui siégera au Sénat. Tolérants ! Ils le sont tous quand on leur parle en particulier. Je ne vois pas trop la figure d'un candidat disant à un brave homme comme toi : « Je veux étrangler la dernier des catholiques avec les entrailles du dernier des prêtres. » C'était bon pour les « grands ancêtres » cette franchise-là. Ça n'empêche pas qu'une fois élus, ils votent l'étranglement de toutes les libertés religieuses.

— Sois tranquille, j'exigerai de lui des garanties.

— Tu es la naïveté de croire, père, qu'il trahire le parti qui a fait son élection pour ta seule amitié ? On surveille leurs votes, va ; et on ne perd pas l'argent des fonds secrets.

— Dans les questions religieuses il pourrait s'abstenir.

— C'est principalement dans celles-là qu'ils votent comme un meute bien dressée.

— Maintenant tout est voté contre l'Eglise malheureusement, le sénat n'aura plus à s'en occuper.

— On va appliquer la loi, c'est alors qu'il faudra les voir à l'œuvre.

Marga s'était assise en face de son père, son petit menton appuyé sur la main, et le regardait dans le fond des yeux.

— Papa, demanda-t-elle, quand tu te fais remplacer dans les conseils d'administration dont tu es membre, choisis-tu un homme d'une honnêteté douteuse ?

— Mais non, mon enfant.

— Parce que tu serais responsable de ce que ferait ton mandataire. Eh bien ! le sénateur que tu nommes c'est ton mandataire, c'est lui qui sanctionne les lois à ta place, et tout ce que fait ton sénateur, c'est comme si tu le faisais toi-même. Tu en es responsable devant Dieu et le pays. Pour une question de camaraderie, tu irais te charger la conscience de crimes... Oui, j'emploie le mot crime. »

La figure de M. Varlet était devenue très grave, il se leva et arpenta la salle.

— Tu es jeune, ma petite Marga ; tu juges les choses dans l'absolu, tandis qu'il y a tant de circonstances qui changent ou du moins influencent notre façon d'agir. Forster m'a rendu de grands services.

— Rends-lui à too tour autant de services que tu peux, mais un siège de sénateur n'est pas un témoignage de reconnaissance qu'on puisse légitimement donner. La France et la religion n'ont pas à payer nos dettes... Je l'aime beaucoup papa ; mais si tu n'avais pas mes opinions, je ne voterais pas pour lui...

— Voilà un courage civique bien entraînant, conclut M. Varlet en embrassant l'oratrice qui avait son air doctoral des grands jours, et ils se quittèrent.....

***

Au retour de la messe de minuit, Marge était un peu émue en se dirigeant vers la cheminée où elle avait déposé sa mignonne pantoufle. Un billet y était plié, libellé en ces termes :

BON
pour un bulletin de vote
de la liste libérale **complète.**
Antoine Varlet.

Elle se retourna pour sauter au cou du signataire ; mais celui-ci avait trouvé ce seul cadeau un peu trop sévère, il portait une revissante petite urne de bronze qu'ornait en relief une touffe de marguerites.

Il l'offrit à la Marguerite vivante, en souvenir du jour où elle serait électrice par la main de son papa... aphone !

JEHAN D'ESTRÉELLES

ECHOS

GENDARMERIE

Sont nommés gendarmes :

A cheval. — Compagnie du Nord : MM. Dame, ancien maréchal des logis ; Vast, ancien maréchal des logis ; Grand, ancien maréchal des logis ; Desgouilles, ancien maréchal des logis.

Compagnie du Pas-de-Calais : MM. Morel, ancien maréchal des logis fourrier ; Bailleul, ancien brigadier.

A pied. — A la Compagnie du Nord : MM. Métrot, ancien caporal ; Thillay, ancien caporal ; Auclair, ancien sergent ; Luzinard, ancien clairon.

UNION CYCLISTE DU NORD

Le Comité de l'Union cycliste du Nord, siège social, 1, rue du Grand-Chemin, à Roubaix, informe tous ses sociétaires que l'Administration douanière belge vient de lui accorder l'autorisation pour 1906 de la libre circulation en Belgique des bicyclettes-motocyclettes.

Le Comité peut ainsi assurer à tous ses membres inscrits jusqu'au 30 décembre 1905 le renouvellement gratuit des cartes pour 1906. Les sociétaires de Roubaix, Tourcoing, Croix, Monvaux, Wattrelos pourront retirer leur carte au siège social dès le 1er janvier. Les sociétaires n'habitant pas les villes citées plus haut recevront leur carte par la poste.

Le Comité prie les membres qui ont changé d'adresse de bien vouloir en informer le secrétaire avant le 30 décembre.

Prix de la cotisation pour 1906 : 1 franc.

LES ÉLECTIONS SÉNATORIALES

Le Général JEANNEROD

Le général Jeannerod est né à Besançon le 24 mai 1839 ; il entra à Saint-Cyr le 1er octobre 1861 ; à la sortie, fut nommé sous-lieutenant au 58e régiment d'infanterie, détaché en Algérie.

Promu lieutenant le 11 mars 1868, il entra à l'école de tir du camp de Châlons et retourna au 58e. Capitaine au même régiment le 9 août 1870, il fit partie de l'armée de Châlons.

Il se conduisit vaillamment pendant la guerre, fut fait prisonnier à Sedan et ne revint en France qu'en avril 1871. Il rentra au 58e et fut désigné pour Versailles ; il commanda une compagnie d'éclaireurs du 2e division du 4e corps du 20 au 30 mai 1871. Il reçut la croix du chevalier de la Légion d'Honneur le 24 juin suivant. Nommé instructeur à l'Ecole régionale de tir du camp de la Valbonne, M. Jeannerod passa comme chef de bataillon le 16 novembre 1877, au 125e régiment d'infanterie, et au mois d'avril 1883, il fut placé à la tête du 18e bataillon de chasseurs à pied.

Le 8 juillet 1885, il fut promu lieutenant-colonel au 8e régiment d'infanterie à Saint-Omer, et le 12 octobre 1889, colonel du 4e régiment de zouaves à Tunis. C'est là qu'il reçut la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Nommé général de brigade le 1er mai 1894, il prit d'abord le commandement de la 83e brigade d'infanterie à St Nicolas du Port dans le 6e corps ; l'année suivante, M. Cavaignac, en acceptant le portefeuille de la guerre, confia au général Jeannerod les fonctions de chef du cabinet.

Lorsque M. Cavaignac quitta le ministère, le général Jeannerod passa à la 12e brigade d'infanterie à Paris, il fut fait commandeur de la Légion d'honneur en 1896. Nommé général de division le 28 mars 1899, il reçut le commandement de la division des Vosges, à Remiremont. Il fut grièvement blessé à la suite d'une chute de cheval et ne put reprendre le service actif qu'après de longs mois de traitement.

Enfin le 8 septembre 1901, il était désigné pour commander le 1er corps d'armée, en remplacement de son frère, arrivé au terme de son commandement. Il dirigea le 1er corps aux grandes manœuvres qui eurent lieu en Champagne et se terminèrent par la revue de Reims, présidée par l'Empereur de Russie.

Il fut mis en disponibilité 10 jours avant la limite d'âge, pour avoir remercié les Sœurs infirmières de l'hôpital militaire de Lille, des services rendus par elles à nos soldats.

Pendant les trois années de son séjour à Lille, le général Jeannerod a su se concilier les sympathies de tous.

GAZETTE du NORD

On annonce la mort :

A DOUAI de M. Cornu, employé de Mairie, professeur à l'Ecole nationale de musique, décédé subitement. M. Cornu avait perdu sa femme, il y a trois mois ; il restait seul avec sa jeune fille, âgée de quinze ans.

Ses funérailles auront lieu mercredi à 9 heures en l'église Saint-Jacques.

A VALENCIENNES, de Madame Joseph Dulet, épouse de notre dévoué porteur, pieusement décédée la veille de Noël dans sa 65e année.

Mère d'une nombreuse famille où l'on compte un missionnaire et une religieuse, elle est morte comme elle a vécu, se préoccupant avant tout de son éternité.

Nous recommandons aux prières l'âme des défunts et offrons à leur famille nos chrétiennes condoléances.

— On nous annonce les fiançailles de M. André Bayart, fils de Mme Henry Bayart-Dubar, avec Mlle Claire D'Halluin, fille de M. et Mme Edouard D'Halluin François, de Roubaix.

Cartes, Visites, Etrennes

M. le doyen, MM. les curés et vicaires de la ville, MM. le supérieur et professeurs du Saint Jude, annoncent qu'en raison des circonstances douloureuses qui traversé l'Eglise de France et tenant à suivre l'exemple donné par l'administration diocésaine et par un grand nombre de leurs confrères des localités voisines, ils ne recevront aucune visite le jour de l'an, n'enverront pas de cartes et ne répondront pas à celles qui leur seront adressées.

La Fête de Noël

La Consécration au Sacré-Cœur

Notre courrier nous apporte de tous les points du département les détails les plus édifiants et les plus touchants sur la célébration de la belle fête de Noël et sur l'extraordinaire affluence de fidèles qu'a attirés le renouvellement de la Consécration au Sacré-Cœur ordonnée par Mgr l'Archevêque.

A Cambrai, où Mgr Sonnois a officié pontificalement, à Lille, à Roubaix, à Tourcoing, à Valenciennes, dans toutes les paroisses de ces villes, à Croix, à Wasquehal, à Fiers, à Mouvaux, à Raismes, etc., les cérémonies et les chants ont été splendides et les prédications très belles. Les crèches, bien décorées, ont reçu grand nombre de pieux visiteurs.

Il nous en coûte de ne pouvoir reproduire tous ces consolants échos de ces manifestations de foi. L'abondance des nouvelles du *deux jours* nous oblige à ce sacrifice.

Mais il nous plaît de signaler que partout on a saisi dans l'affluence et le recueillement extraordinaire des foules une intention formelle de protester contre l'acte officiel d'apostasie nationale qui vient de se consommer.

Puisse le Sacré-Cœur à qui nous nous sommes donnés et voués de nouveau réaliser dans les faits ce vœu qui était bien dans tous les cœurs et sur toutes les lèvres : *Nous voulons Dieu !*

LILLE

ÉPHÉMÉRIDES

26 décembre 1866. — Le feu détruit en partie la cave des Quatre-Marteaux, place du Théâtre n° 36. Pendant plusieurs jours, les curieux défilent devant la célèbre cave où se fabriquaient les *cougue-bagues* si chères aux Lillois, et dont ils ne furent pas trop longtemps privés.

Un incident s'est produit à l'église du Sacré Cœur, pendant la messe de minuit.

Deux étudiants ont cru bon de faire du bruit. Arrêtés immédiatement, ils furent conduits à le permanence, où M. Langevin, mécontent de leur attitude, les conserva à sa disposition jusque trois heures du matin.

L'Arbre de Noël au Palais-Rameau. — La dernière journée des festivités a obtenu le même succès que ses devancières. Les artistes qui prêtaient leur concours ont été chaleureusement applaudis.

Aujourd'hui, aura lieu au Palais-Rameau, la distribution des jouets et des vêtements aux enfants pauvres de « toutes les écoles ».

M. Messing a bien voulu promettre le concours de ses marionnettes.

Le Comité s'est rendu dans la journée de lundi dans les hôpitaux où il a fait une distribution de magnifiques jouets aux enfants malades.

Chez les Anciens du 84e. — En un joyeux festin, à l'annexe du Grand Hôtel, les Anciens du 84e ont fêté le 3e anniversaire du leur fondation.

Le banquet fut très gai et les convives firent honneur au menu choisi.

M. Paul Decaudin, vice-président, présidait, entouré de MM. le capitaine Desrousseaux du 84e, et Dupont-Gruss, des Anciens Officiers et Sous-Officiers belges. A leurs côtés avaient pris place MM. Lechrist, de la société des Anciens de l'armée de terre et de mer de 1870-71 ; Fouan, des Anciens de l'armée de mer et coloniales ; Delattre, des Anciens artilleurs ; Delaplanche, des Anciens du génie ; Desplinte, de l'Association amicale des Anciens de 70-71 ; Vauban, des Anciens du 84e ; Savaete, des Anciens brigadiers-caporaux ; Robbe, des Anciens du 145e ; Nery, des anciens sapeurs-pompiers ; Montagne, de l'Aiguillette, l'adjudant Cogez, le sergent Vandenbeighe et le caporal Gonteville du 84 ; Warin vice-président, Thibaut secrétaire-général, Pavet trésorier, Degraviart, Dumont, administrateurs des Anciens du 84e.

Au champagne, M. Paul Décandin prend la parole. Il explique l'absence de M. Cheval, la sympathique président, retenu loin de Lille par les soins qu'exige la santé compromise de sa dévouée épouse. Il donne lecture d'un télégramme émanant de M. Cheval qui regrette profondément de ne pas être présent. Il propose l'envoi d'une adresse de sympathie. Cette proposition est acclamée.

Puis un toast des plus intéressants :

M. Paul Décandin exprime les remerciements sincères de la Société envers le colonel du 84e qui a bien voulu déléguer des représentants à la fête.

Son allusion au capitaine Desrousseaux, fils, de notre célèbre chansonnier, est particulièrement applaudie.

Enfin, il porte la santé de M. Dupont-Gross, de toutes les sociétés sœurs. Il remercie la presse de son concours et lève son verre à la France.

M. le capitaine Desrousseaux remercie en quelques mots.

MM. Dupont-Gruss, Robbe, Despleinte, et un membre de la presse prononcent quelques paroles qui sont très applaudies.

Des bans, des vivats éclatent.

A l'issue du banquet, un charmant concert a retenu longtemps les convives qui ont fait fête aux artistes.

Le banquet des millionnaires a eu lieu selon le programme : c'est-à-dire cortège en musique, dans les principales rues, avec arrêts rues Neuve, du Fresne, et au boulevard de la Liberté, chez M. Demailly.

De là on se rendit à l'hôtel Delcourt, où fut servi le banquet. Autour des gagnants se trouvaient le fils de M. Payan, le directeur de la fonderie, etc.

Les convives, en nombre de 80, ont fait honneur au menu qui fut fort bien servi.

Le repas fut des plus gais.

Chutes. — M. Léon Flévet, 27 ans, peintre, rue de Cavrin, passant place Vanhœnacker, est tombé sur la chaussée et s'est fracturé la jambe gauche ; il a été transporté à l'hôpital de la Charité.

— Vers deux heures du matin, M. Michel Georges, 22 ans, journalier, regagnait son domicile, 13, rue de la Grande Allée, lorsqu'il fit un faux pas rue des Stations et se brisa la jambe.

Les suites de réveillon. — Henri Villerval, 20 ans, rue des Etaques, 87, étant ivre, a menacé de mort un de ses voisins, M. Dumoulin.

La plus grande Boulangerie de France

beaucoup de nos concitoyens l'ignorent ; c'est Lille qui a l'honneur de le posséder. L'*Indépendante, la magnifique Boulangerie modèle du Boulevard Montebello* vend en effet la quantité énorme de

14.500 kil. de pain par jour.

Le secret de ce succès considérable réside tout entier dans la devise qu'elle a choisi « Le Meilleur Pain au meilleur marché ».

Elle livre incontestablement un pain de qualité supérieure, les distinctions que la Coopérative l'*Indépendante* a obtenues aux récentes expositions internationales de Paris et de Liège, c'est-à-dire les plus hautes récompenses accordées dans les sections de l'Alimentation à une boulangerie française, en sont une preuve probante, et elle la vend à un prix qui rend toute concurrence impossible.

Savez-vous combien l'*Indépendante* aurait pu distribuer de coquilles à ses adhérents : *300 000 francs.*

Elle a préféré comme toujours leur partager cette somme en argent.

Les adhérents qui ont consommé chaque jour un pain qu'ils ont payé 0 50 les 3 livres, ont touché 40 fr. 15 — deux pains 80 fr. 30 — trois pains 120 fr. 45 et ainsi de suite, et pour entrer à l'*Indépendante* il a suffi qu'ils prennent un livret qu'ils paient cinquante centimes. Voilà certes de l'argent bien placé.

Ajoutons, afin que nos lecteurs ne puissent confondre, que l'*Indépendante* n'entretient aucune musique ou chorale, ne subventionne aucun parti et n'*organise pas de cortèges carnavalesques ou autres.*

FEUILLETON N° 30

L'AME DE ROLAND

par François BATTANCHON

Leurs regards traduisaient le doute dont leur âme venait d'être atteinte, et longtemps ils marchèrent dans la nuit, à travers la campagne attristée, sans échanger un mot, tout à leurs pensées...

Et quand le jour parut, dissipant les ténèbres qui avaient protégé leur fuite, Jacques et Ludovic marchaient toujours.

Roland était resté auprès du Gillette.

— Deux braves cœurs qui s'en vont ! fit-il amèrement. Puisse le Ciel guider leurs pas et récompenser leur dévouement !

— La récompense se trouve dans le repos de la conscience ! dit Guillaume.

— Qu'est ce cela ? interrompit Gillette.

Elle montrait, par la fenêtre ouverte, le château d'Aubépin agité de lumières qui se croisaient dans l'ombre.

— On a découvert le corps du geôlier, répond Roland, et les cellules viennent d'apprendre à mon père que ses prisonniers lui échappent !... Ne restez pas ici, Gillette... Venez, Guillaume... Venez, Anne ! Vos jours sont menacés, car Richard le Borgne va se mettre en campagne, n'en doutez pas... Venez. Je vous trouverai un asile plus sûr, une retraite où le vengeance des huguenots ne saura vous atteindre...

— Nous ne craignons rien, dit simplement Gillette. Il est un asile inviolable que je chérirai à l'heure du péril. Vous le connaissez, Roland. C'est le grotte de la Vierge. Je défie le sire d'Aubépin, votre père, d'en franchir impunément le seuil...

Le jeune homme attacha sur elle ses grands yeux profonds, où se reflétaient les fluctuations de son âme...

— Je vous admire, Gillette, et voudrais partager votre superbe confiance... Où puisez vous donc cette vaillance, cet héroïsme, qui font de vous un être si différent des autres...

— Dans la foi de la religion catholique ! répondit gravement Gillette, dans les divins préceptes du christ, fils de Dieu, dans l'amour de sa Mère, et dans ce sacrement eucharistique auquel vous ne croyez point, vous huguenots. Et cependant, consultez votre raison ! Une religion qui tue peut-elle être vraie ? Le Christ vous ordonne-t-il de piller, d'assassiner, de détruire les autels consacrés à sa gloire ? N'a-t-il pas dit : Aimez vous les uns les autres ? Pourquoi désobéir ? Pourquoi étouffer sa parole sous des coups d'arquebuse, la noyer dans le sang de vos frères chrétiens ?

Vous niez les souffrances, les promesses, les miracles, l'ascension du Sauveur, vous niez tout en agissant ainsi, et vous lui enlevez le plus pur joyau de sa couronne, ce titre de Jésus-Hostie, sans lequel il n'est rien !... Cette Vierge immaculée que vous répudiez lâchement, est la mère du genre humain ! C'est elle qui intercède pour nous, qui veille sur nos destinées, qui reçoit nos prières et les offre au Créateur !... En ce moment ses larmes ne tarissent pas. Mais les crimes de la terre ne sauraient durer davantage. La Vierge arrêtera le bras de la persécution, si nous implorons son aide, si nous la prions ardemment, du fond de nos cœurs, croyant en elle, fermement convaincus !... Roland ! Vous qui ignorez la haine, vous dont le jeunesse résiste au fanatisme de vos coreligionnaires, vous à qui j'ai remis un rameau d'églantier, gage de mon affection ; Roland, vous qui m'avez sauvée, venez à la grotte, venez vous incliner devant cette Mère adorable et la prier pour le salut de votre âme !

Gillette aurait pu continuer à parler de la sorte, Roland ne l'écoutait plus...

Bouleversé par l'accent de la jeune fille, il s'enfuit, la poitrine gonflée de sanglots, tandis que Guillaume et Anne le Huic, considéraient, avec amour, l'inappréciable trésor qui leur était rendu

Et dans les chaumières, à l'heure où le château retentissait de cris de fureur et de rage, la voix sourde des villageois s'élevait toujours au chevet des lits funèbres...

XV

LE CAPITAINE BÉNÉDICT

Cependant, de graves évènements se préparaient.

Alors que le sire d'Aubépin terrorisait la contrée soumise à son despotisme, la reine Catherine de Médicis et Antoine de Bourbon avaient tenté de négocier avec Condé et Coligny.

Mais devant l'entêtement du roi de Navarre, les chefs protestants cessèrent toute entente, et Catherine se vit obligée de déclarer que seule, la liberté de conscience pouvait être accordée au parti de la Réforme sans liberté du culte.

Coligny voulait livrer bataille, et il ne fallut rien moins que les exhortations de Condé pour apaiser son courroux. Ce prince renoua les négociations une seconde fois.

Pendant ce temps, les catholiques avaient augmenté leurs forces en appelant à eux les Suisses et les Allemands des Electeurs ecclésiastiques et en recevant de nombreux secours du roi d'Espagne, Philippe II.

De leur côté, les huguenots s'étaient adressés à l'Allemagne et à l'Angleterre, et faisaient, en attendant ces renforts, la guerre du détail dans les provinces.

Les hideuses passions religieuses se déchaînaient maintenant dans les deux camps, avec le plus extrême violence.

A Paris, nombre de protestants furent égorgés.

Le Parlement autorisa les populations des villes et des villages à combattre les assemblées hérétiques et ordonna l'arrestation de leurs ministres.

La peine capitale fut prononcée contre tous ceux qui donneraient asile à des huguenots.

Ainsi encouragés, les paysans se levèrent en masse dans tout le royaume, pour venger la destruction de leurs églises et le meurtre de leurs frères.

Ce fut une furieuse et terrible réaction.

Des scènes inouïes s'accomplirent à Blois, à Tours, au Mans, où le parti catholique, exaspéré par les détestables excès des réformés, fit périr plus de trois cents personnes dans la Loire.

Ces représailles se répétèrent en Picardie et en Champagne.

La France entière ne fut qu'un immense champ de carnage.

Les protestants battaient en retraite devant l'armée catholique qui franchit la Loire emporta d'assaut la ville de Poitiers, le pilla, et fit pendre son maire.

Bourges fut assiégé et tous ceux qui appartenaient à la Réforme furent chassés de la cité.

Dans la Guyenne et le Gascogne, les paysans, soutenus par les troupes du général de Montluc, massacrèrent les calvinistes, malgré l'appui de Jeanne d'Albret, reine de Navarre, séparée de son mari par une brouille mortelle.

En Provence, le parti huguenot fut écrasé et plus de douze cents personnes moururent suppliciées.

La Normandie et la Bretagne ne furent pas épargnées.

La ville de Rouen, livrée au sac et au pillage, vit le roi de Navarre blessé d'un coup d'arquebuse à l'épaule.

Le chancelier de l'Hospital, impuissant à arrêter la vengeance des catholiques, fit publier un édit d'amnistie. Mais le Parlement de Normandie n'en tint aucun compte et condamna à mort le principal ministre, ainsi que plusieurs capitaines et bourgeois notables de la ville.

Le prince de Condé, furieux, riposta en faisant pendre nombre de catholiques capturés à Orléans.

Environ trois semaines après la prise de Rouen, le roi de Navarre mourut des suites de ses blessures. Il laissait un fils, qui fut plus tard Henri IV.

La victoire remportée par les catholiques sur la capitale de la Normandie, amena la soumission de Dieppe et de toutes les autres cités occupées par les protestants.

Mais dans l'intervalle, les renforts demandés par ces derniers arrivèrent d'Allemagne, sous le conduite du général d'Andelot, frère de Coligny ; trois mille cavaliers et quatre mille fantassins ennemis pénétrèrent dans le royaume.

Condé et Coligny en profitèrent pour se remettre en campagne.

A son tour, l'armée des Guise s'augmenta de sept mille Espagnols, envoyés par Philippe II pour écraser les huguenots et fit prisonnier le prince de Condé.

(*A suivre*)

CHOCOLAT D'AIGUEBELLE
POUR CACAO ET SUCRE
Fabriqué par les P.P. CAPUCINES, d'Aiguebelle (Drôme)
Dépôt : J. GIRARD, 74, Rue Nationale, LILLE